fière espérer au gouvernement que ses assurances étaient sincères et que ses actes seraient conformes à ces espérances, il a prêté constamment l'oreille à de mauvais conseillers et laissé établir un système qui, si l'on y persévère, amènera de nouvelles convulsions. La manque paraît être entièrement tombé depuis quelques semaines, et il est sûre que S. S. aurait récemment déclaré que si on la pressait trop, plutôtque de céder, elle s'embarquerait pour l'Amérique. Ainsi les choses en sont venues à ce point qu'aujourd'hui tout doute ou toute hésitation est inutile et dangereux.

« Ce n'est pas sans raison que Louis-Napoléon Bonaparte s'est exprimé comme il l'a fait sur la manière dont l'armée est traitée par le nouveau gouvernement. On dit qu'elle a été négligée et traitée avec dédain. Même sur des affaires de forme, on s'est montré disposé à ne pas apprécier à sa valeur le chef de l'armée. Lorsque le général Rostolan, nommé général en chef de l'armée, a été rendre sa visite d'étiquette aux commissaires du Pape, les cardinaux l'ont mandé auprès d'eux, sous prétexte d'avoir de sa bouche des renseignements dont ils avaient besoin. Ce procédé surprenant a excité la colère du général, qui a fait répondre que si l'on ne lui avait rendu sa visite dans les deux heures, il agirait de manière à se faire respecter. Les cardinaux sont venus lui faire visite; mais ils ont écrit sur-le-champ à Gaëte, déclarant que s'ils avaient cédé sur une question de forme, ils ne céderaient jamais sur une question de principe.

« Il résulte de tout cela que le mécontentement augmente tous les jours à Rome, et que la population verrait avec peine le retour du pasé sans conditions, après la lettre du prince président. Cette lettre a produit à Rome une grande sensation; elle était lue avec avidité par le public et par l'armée, et l'on en parlait hautement et ouvertement dans les cafés, nonobstant les terreurs de l'inquisition.

« L'effet produit à Paris par la lettre est favorable, à cause de l'attitude ferme prise par le gouvernement. Quelques personnes y voient la preuve de la défaite de l'influence légitimiste. Il n'est pas douteux que les ultra-réactionnaires et les légitimistes seront fort désappointés. »

---

Le *Morning-Post* fait les réflexions suivantes :

« L'attitude prise par Louis-Napoléon est digne, et ses instructions s'accordent avec l'opinion d'une juste intervention. Notre opinion est toujours la même sur l'origine et la marche du siége de Rome. Il est impossible de ne pas considérer cette mesure comme sujette à la critique; mais en prenant les choses telles qu'elles sont, la politique annoncée est précisément celle qui pourra le mieux venger l'honneur de la France et assurer le bonheur et la tranquillité de Rome. »

### ALLEMAGNE.

#### PRUSSE.

*(Berlin, 7 septembre.)*

L'alliance des trois rois touche à une crise. Tous les partis exigent que sur la question allemande on abandonne le terrain diplomatique pour entrer dans la voie d'une politique de fait. Pour atteindre ce but, on veut que la Prusse fixe aux gouvernemens qui ne se sont pas encore prononcés un terme péremptoire, ce qui a déjà eu lieu par une note circulaire adressée à plusieurs cours allemandes, et le délai paraît très court, car la réponse devra arriver avant le 15 septembre. On convoquerait alors une Diète en rapport avec les forces et moyens existans.

---

#### BAVIÈRE.

*(Munich, 10 septembre.)*

Voici le discours par lequel le roi a ouvert aujourd'hui les chambres :

« Messieurs de la 1re chambre, messieurs les députés !

« La diète que j'ouvre aujourd'hui a une tâche soit importante que difficile à remplir. Un puissant mouvement intellectuel a éclaté depuis le printemps de l'année dernière dans la plus grande partie de l'Europe et a donné une nouvelle impulsion à la vie publique dans toute l'Allemagne et par cela même aussi en Bavière. Les princes et les tribus de l'Allemagne ont annoncé que le but de leurs efforts communs était le libre développement de la patrie à l'intérieur et sa force à l'extérieur. C'est sous l'action de cet esprit que j'ai commencé mon règne, et ma ferme volonté est de l'entretenir.

« Mais des élémens impurs sont venus se mêler à ce noble élan de l'enthousiasme et ont souvent le dessus, bien que quelques-uns aient cédé, et l'aveuglement ont attaqué les bases inaliénables de l'ordre social; ils ont cherché à faire tourner à la ruine du peuple ce qui avait commencé pour son bonheur. S'opposer avec vigueur à d'aussi criminelles tentatives, c'est le devoir sacré du gouvernement et de la législation. Fidèle à la conviction que la liberté ne peut prospérer sans l'ordre et les lois, je m'efforcerai de remplir ce devoir. Je compte à cet égard sur le concours des représentans de mon peuple.

« L'année dernière a jeté les nouveaux germes d'un rétre développement fécond pour toutes les tendances de notre vie politique. La mission de la diète actuelle est d'en écarter l'ivraie et d'en assurer la fécondation par une culture prudente et soignée.

« La peuple allemand sent avant tout le besoin d'une nouvelle constitution collective, dans laquelle il puisse se connaître et se faire valoir comme une seule nation. Je partage ces sentimens et ma conviction, à laquelle je tiendrai fermement, est que la nouvelle constitution, si on veut qu'elle soit profitable, doit s'entreprendre d'une manière égale tous les membres de la Confédération, sans en favoriser quelques-uns seulement. Quelque difficile que soit la solution d'une aussi importante question, elle réussira cependant si chacun fait preuve de désintéressement. Je salue avec joie comme le premier pas pour arriver à ce but, la perspective, fondée depuis quelques jours, de voir se former un gouvernement central provisoire, dont l'action sera généralement reconnue.

« Mon gouvernement donnera immédiatement aux chambres les renseignemens les plus complets sur la situation et les suites de la question de la constitution allemande et sur la ligne de conduite qu'il a suivie à cet égard.

« La constitution de la Bavière a déjà subi plusieurs modifications; elle doit en subir d'autres encore, afin que le pays conserve son ancienne force dans l'époque actuelle. Il vous sera soumis une révision de la constitution; elle a pour but de mettre en pratique, conformément aux projets présentés par le gouvernement le 18 mai dernier, les principes indiqués par l'assemblée nationale comme les droits fondamentaux du peuple allemand.

« Les projets de loi qui ont été présentés à la dernière diète, mais qui malheureusement n'ont pas été discutés, vous seront suivis de ceux déjà annoncés.

« Un objet important de ces délibérations sera le plan de l'administration financière, qui a déjà été présenté à la dernière diète; il vous sera soumis également quelques projets supplémentaires, conséquence nécessaire de plusieurs changemens survenus dans l'intervalle. Je veux que toute notre situation financière soit franchement exposée aux représentans du peuple, et que mon gouvernement s'attache avec la plus active sollicitude à diminuer par l'ordre et par l'économie les charges du peuple. Les conjonctures ont exigé des dépenses extraordinaires; néanmoins nous n'avons heureusement pas dû recourir à de nouveaux impôts. Le gouvernement parviendra, avec le concours des représentans du peuple, à satisfaire aux besoins actuels sans imposer de nouvelles charges aux contribuables.

« Dans plusieurs parties du royaume, le mouvement politique a pris une direction douloureusement éloigné de la voie de la légalité et a produit des crimes. La force légale a rétabli l'ordre; la justice exerce ses fonctions indépendantes. Mais je sais fort bien distinguer ceux qui ont été égarés et égarés des malveillans et des séducteurs. Vous ne me refuserez pas votre concours si j'écoute la voix de mon cœur.

« Les démonstrations affligeantes ont été compensées par de bien douces expériences. La grande majorité du peuple bavarois a manifesté son attachement à la constitution; j'ai reçu partout lors de mes dernières voyages les marques les plus précieuses de dévouement et d'affection, dont je garderai un souvenir reconnaissant.

« Le bonheur du peuple, voilà le but de mes efforts. Maintenant que l'ordre est de nouveau consolidé, travaillons en commun pour y atteindre par la voie de la paix. Que la bénédiction du Tout-Puissant couronnera alors nos efforts. »

---

#### SAXE.

*(Dresde, 8 septembre.)*

Plusieurs feuilles provinciales ont répandu à dessein le bruit que la Prusse exigeait de la Saxe plusieurs millions pour les secours qu'elle a donnés à cette dernière, à l'époque de l'insurrection. On ne saurait réfuter ce bruit d'une manière plus victorieuse que par la déclaration donnée par la Prusse qu'elle pourvoirait ellle-même à l'entretien de ses troupes en Saxe. A cet effet, il a été transmis ces jours derniers au conseil municipal de Dresde une ordonnance du directeur du cercle, qui l'invite à liquider les dépenses faites pour l'entretien des troupes. On apprend que la Prusse a également déclaré vouloir subvenir aux frais d'entretien de ses troupes dans le grand-duché de Bade.

---

#### VILLES LIBRES.

*(Lubeck, 10 septembre.)*

L'assemblée des bourgeois a autorisé le sénat de cette ville libre à accéder à l'alliance des trois royaumes; cette décision a été prise par 49 voix contre 39.

---

#### ESPAGNE.

*(Madrid, 6 septembre.)*

Le conseil des ministres s'est réuni par suite des difficultés qui sont survenues à cause du choix du remplaçant par intérim du ministre de la guerre.

On donne comme positif que la *Gazette officielle* publiera le 15 du courant le décret de convocation des cortès pour le 10 du mois prochain. Avant cette publication, la nouvelle organisation des finances paraîtra dans cette feuille.

---

#### ITALIE.

#### ROME.

Les correspondances de Rome des journaux italiens parlent beaucoup de la mésintelligence qui régnerait entre le général de l'armée française et les cardinaux. Un de ces journaux raconte que ces prélats auraient menacé de se retirer à Gaëte; et comme on leur avait répondu que c'était ce qu'ils avaient de plus sage à faire, ils auraient répliqué : « Nous ne quitterons pas notre poste à moins d'en recevoir l'ordre de Gaëte ou d'être chassés d'ici par la force. « Si les choses, à Rome, en étaient réellement arrivées à ce point de mésintelligence, d'aigreur et d'opiniâtreté, il n'y aurait plus de recours que dans la sagesse et la bienveillance de Pie IX pour dénouer favorablement une situation aussi pénible. Un journal italien prétend que la France devra se charger elle-même provisoirement du gouvernement politique de Rome, jusqu'à ce que les négociations avec la cour pontificale aient amené une solution définitive. Tels sont les bruits et les idées qui circulent à Rome et qui jettent dans les esprits une agitation dont il est urgent de hâter le terme.

---

#### PIÉMONT.

Le bruit se répand de nouveau qu'une modification ministérielle est imminente. M. d'Azeglio, souffrant, est parti de Turin sombre et découragé de voir ses efforts patriotiques complètement mécounus. Il a donné carte blanche à ses collègues pour se modifier, s'ils croyaient à la nécessité d'appeler dans le conseil des membres du parti démocratique. Quant à lui, il tient peu à rester aux affaires. Si on a besoin de ses services, il ne les refusera pas; si on peut se passer de son concours, il en sera heureux.

---

#### NAPLES.

Le *Nouvelliste* de Marseille contient quelques détails sur la visite de congé que le général Oudinot a faite au Saint-Père à Gaëte, et sur une entrevue que ce général aurait eue également avec le roi de Naples :

« Le général Oudinot ne pouvait quitter les Etats pontificaux sans prendre congé du Saint-Père et sans recueillir ses dernières pensées.

« Nous ne connaissons pas toutes les particularités d'un entretien qui s'est prolongé plus d'une heure; mais ce qui est connu de tout le monde, c'est la haute estime, ce sont les vives sympathies de S. S. pour le caractère ferme et conciliant du général.

« Le Roi Ferdinand était dans sa capitale lorsque le général Oudinot a débarqué à Gaëte. Il a été prévenu de son arrivée par le télégraphe, et aussitôt il est parti de Naples en bateau à vapeur pour recevoir le chef de notre expédition.

« Il a donné au capitaine et au lieutenant Oudinot l'Ordre militaire de St-Georges, et en remettant au général le grand cordon du premier Ordre des Deux-Siciles, il ajouta, dit-on, ajouté : « Général, dites-leur que les Siciles attachent aux Romains; vous êtes jeur concitoyen par le vœu national, mais vous êtes aussi notre compatriote.

« Si je ne vous remets pas des lettres de naturalisation napolitaine, c'est que votre père les a toujours avec le bâton de maréchal en poche. Depuis cette époque, le duc de Reggio occupe une place considérable, un rang très élevé dans le royaume des Deux-Siciles : vos titres personnels ont reçu une nouvelle consécration en 1849. »

---

## VARIÉTÉS.

### SILIVRIE ET SA FOIRE.

L'église orientale célèbre une de ses plus grandes solennités le 20 septembre, soit le 8 de ce mois, d'après le vieux style : c'est la nativité de la Sainte-Vierge, fête qui acquiert chez les Grecs une grande importance par la foire qui se tient à Silivrie. Le système de ces marchés n'est pas en harmonie avec ce qu'il fut originairement partout ailleurs, où les transactions commerciales étaient mises sous le patronnage d'une chapelle, pour être sauve, gardées contre les habitudes pillardes d'avides barons. Pour les Turcs, une foire est le rendez-vous des habitans de différentes localités, qui se réunissent, pour échanger leurs produits exempts des droits vexatoires qui rendent en Europe le déplacement des marchandises si ruineux. Dans ces marchés, les Musulmans se confondent avec les Grecs, dans une bienveillante égalité, et leur prévenante tolérance a été jusqu'à adopter, pour les divisions de l'année, les principales féries de ces derniers. Personne n'ignore dans le Levant le rôle que jouent, dans le calendrier turc, les fêtes de St-Georges et de St-Démétrius.

Le sol de la Thrace inondé de documens historiques; et malgré la réputation d'Orphée et de Zamoxis, la civilisation paraît ne s'y être jamais acclimatée. A quelques colonies grecques près, sur le littoral de la Propontide et du Pont-Euxin, les villes de l'intérieur ne s'élevaient qu'au rang de bourgs. La langue des Thraces a disparu totalement, et tout ce que nous savons de ce peuple, c'est qu'il a été toujours ce qu'il est encore aujourd'hui, éminemment agricole, comme il est facile de s'en convaincre par ses médailles qui offrent des épis, des cornes d'abondance et tous les emblèmes de l'agriculture. (1). Dès la plus haute antiquité, la Thrace fut le grenier des Athéniens et des Spartiates; dans une époque plus récente, les Vénitiens et les Génois allaient y chercher leurs approvisionnemens; elle a donc servi d'arène aux luttes de toutes ces nationalités rivales qui venaient se disputer les trésors de Cérès. Silivrie surtout a été le point où se sont vidées le plus de querelles, comme nous le verrons plus tard; c'est la description de cet ville dans son état actuel que nous allons essayer d'ébauch, et sa physionomie pendant la foire, qui a commencé le 20 septembre et devra durer quinze jours.

Silivrie, ville de la Thrace sur la Propontide, est à 70 kilomètres ouest de Constantinople; elle est située sur une éminence et s'étend dans une vallée, de manière qu'elle se trouve divisée en ville haute et ville basse; une haute muraille sur laquelle on reconnaît l'action puissante des instrumens de guerre qui ont précédé l'usage de l'artillerie, cache Silivrie aux voyageurs arrivant de la capitale; on y entre par trois portes veuves de leurs battans. C'est de ses trois portes dont chacune qui reste encore debout, car les Turcs entendent trop bien les libertés nationales, pour embastiller une population sous le prétexte de la garantir contre les invasions, et le principal caractère des villes de fondation Turque est d'être privées de fortifications; ils négligent toujours celles des villes dont ils firent la conquête, à l'exception de quelques forteresses devenues par leur position géographique des boulevards de l'empire. En effet, le peuple qui cherche son salut dans les fossés, les remparts et les mamelonnés, est bientôt vaincu. La longue muraille flanquée de distance en distance de fortes Tours, que l'Empereur Anastase fit élever par Etérius, son conseiller et premier architecte, et qui courait du Pontus Euxin jusqu'à la mer de Marmorah Dercos, non loin de Silivrie, jusqu'à Bogase dan la Mer-Noire, dans le but de mettre sa capitale à l'abri des irruptions des Bulgares, n'empêcha pas les hordes barbares d'assaillir Constantinople. On peut encore voir çà et là les vestiges de ce monument de faiblesse.

La principale porte de Silivrie donne accès au quartier des Juifs, et de là, on passe à celui des Grecs; ces deux quartiers réunis forment la ville haute, et l'on descend par trois portes dans la ville basse occupée par les Turcs. Bien qu'elle ait été le siége d'un évêché, l'évêque grec était anciennement suffragant de l'archevêque d'Héraclée; mais plus tard, la ville qui nous occupe, fut aussi érigée en Métropole. Son étendue, ses belles mosquées, les vastes conacks presque en ruines qu'on y remarque, prouvent assez l'importance qu'elle avait il y a un ou deux siècles. Elle a fourni plusieurs hommes célèbres à la magistrature, et l'on peut encore y trouver plus d'une famille se vantant d'une noble origine. Aujourd'hui Silivrie est bien déchue, puisque cette ville, qui peut contenir quinze à vingt mille habitans, en compte à peine huit mille actuellement, qu'on doit diviser en quatre mille Turcs, trois mille Grecs et un millier de Juifs. Est ce la misère qui produit cette dépopulation? Non, certes, et il est certain que dans tout l'empire l'agriculture est en progrès; les céréales dans la Thrace; les soies en Bythinie, les cotons dans la Macédoine, la précieuse essence de rose, industrie importée de Tunis en Bulgarie, sont autant de produits qui ont profité de la réforme, et qui n'ont pas une diminution de bien être qu'on peut attribuer le dépérissement de quelques provinces; et cependant elles se dépeuplent chaque jour davantage. Nous avons étudié cette anomalie entre la richesse toujours croissante des agriculteurs dans les provinces de l'Asie Mineure; nous avons cru en découvrir la cause dans l'*absentéisme* des grands propriétaires. Dès qu'un bey ou un fermier grec a amassé une certaine fortune, son ambition est d'envoyer ses fils aux écoles de la Grèce et il finit par venir vivre lui même dans les délices du Bosphore. Une fois qu'il en a goûté la jouissance, il dit un éternel adieu à la vie rustique, laissant le soin de ses terres à des intendans plus ou moins consciencieux. Le bey aspire à devenir fonctionnaire public, le sujet non musulman négociant, et ce dernier pousse souvent l'ambition jusqu'à aller finir ses jours en France ou en Angleterre. Ainsi l'intelligence cherche sans cesse son niveau : elle n'a de repos que lorsqu'elle l'a trouvé. Il est urgent que le gouvernement régularise cette tendance, et il ne pourra le faire avec succès qu'en encourageant l'instruction publique dans ses états, afin de mettre les villes des provinces à la hauteur de la Capitale. Les hommes éclairés qui sont actuellement au pouvoir ont compris l'importance de ce point important, et dans peu d'années, le défaut que nous signalons aura entièrement disparu.

Hors de la ville, un magnifique pont en pierre, ayant trente-deux arches, a été jeté sur un fond marécageux, et conduit à la route d'Héraclée distant de Silivrie d'environ 35 kilomètres. De ce pont le regard embrasse toute la ville, et on peut y jouer de l'effet pitto-

(1) Notamment la médaille de Caracalla, découverte par le drogman français Carabet, qui en fit l'objet d'un mémoire adressé au général Guilleminot, alors ambassadeur.

---

Berry présenta à sa famille le libérateur de Marie, et l'installa dans sa ferme en qualité de premier domestique, en remplacement d'un de ses nerveux que la conscription venait d'atteindre. Le brave fermier, convaincu que la position de Giacomo serait tôt ou tard connue dans la ville même à sa femme et à ses enfans, ajoutant, ce qui était prendre ses pressentiments pour des avis, qu'il avait, d'ailleurs, les meilleurs renseignements sur son nouveau serviteur. Celui-ci, de son côté, ne tarda pas à justifier la confiance qu'on lui accordait, et chaque jour M. et Mme Berry lui témoignaient plus d'affection. Telle était la délicatesse de toute cette famille, que jamais un mot ne failli, même indirectement, allusion aux antécédents de leur pauvre hôte, et telle était aussi la considération dont elle jouissait, que personne dans le pays n'aurait eu la pensée de mépriser celui qu'elle couvrait de son estime et qu'elle honorait par son affection.

Il y avait à peu près une année que Giacomo dirigeait les travaux de la ferme, lorsque M. Berry, qui s'était réservé la conduite des affaires du dehors, partit pour aller vendre quelques bestiaux à la foire de la Palud. A son retour, le mauvais temps et la nuit l'obligèrent à s'arrêter dans un petit cabaret entre Montélimart et Valence, et pendant qu'il faisait sécher, devant la cheminée de l'unique chambre du lieu, ses vêtemens trempés par la pluie, il entendit le nom de Giacomo Sarti prononcé à plusieurs reprises, par deux hommes à figures assez équivoques, qui buvaient à une petite table placée près de lui.

Il prêta l'oreille, et il vit bientôt que le langage de ces individus était tellement incompréhensible pour lui, qu'il n'en pouvait rien conclure, sinon qu'il était en présence de deux anciens compagnons de son domicile. L'occasion lui parut favorable, et, maintenant de cette sa réserve habituelle, il prit la résolution de connaître une histoire que sa délicatesse l'avait empêché de demander à Giacomo lui-même; il se rapproche donc de ces deux hommes, et après avoir échangé avec eux quelques propos insignifiants sur le temps, sur la route, sur leur profession, il leur dit :

— Je crois vous avoir entendu prononcer tout-à-l'heure le nom de Giacomo Sarti; le connaissez-vous, par hasard?

— Si je le connais? répondit aussitôt le plus âgé des deux étrangers, avec un sourire non plus railleur; nous avons pendant vingt ans mangé à la même table, et couché dans la même chambre.

— Et savez-vous ce qu'il est devenu? ajouta M. Berry, un peu ému par la crainte de ce qu'il pouvait apprendre.

— Oh! il est en sûreté, sa grâce, et c'était bien juste, car nous savons qu'il n'avait pas mérité son sort.

M. Berry respira plus librement.

— Pourriez vous me dire son histoire? ajouta le fermier; je m'intéresse vivement à lui, et je serais heureux d'apprendre qu'il le mérite.

— Certainement que je puis vous le dire, son histoire, quoiqu'il ne l'ait jamais racontée à personne; mais il y avait un bagne un de ses pays, un Corse, qui nous a dit bien souvent, en causant le soir, que Giacomo, dans un acte de fureur, avait tué un riche d'Ajaccio qui avait déshonoré sa mère, et dont elle était morte de chagrin. C'est la pure vérité, ajouta le forçat; vous pouvez écrire à qui vous voudrez là-bas; tous vous diront que Giacomo Sarti est un brave. S'il y en avait en seulement dix comme lui à Toulon, on n'aurait pas besoin d'envoyer en surveillance ceux qui en sortent, car il s'empêche, les vieux soldats et les conscrits, plus de crimes que la bastonnade et la guillotine; et le jour où il a obtenu sa grâce a été une fête pour toute la maison. Si vous le rencontrez, monsieur, faites-moi l'amitié de lui présenter les respects de son ancien camarade Paulin, et se sans que je l'avertir que je suis décidé à être honnête homme le reste de ma vie; cela lui fera plus de plaisir encore que mes compliments.

M. Berry donna une poignée de main à Paulin, puis il alla brider son cheval, et malgré la pluie et l'obscurité, il prit au grand trot dans la direction de Bellecroix.

Deux heures après, M. Berry frappait à la porte de sa maison; ce fut Giacomo qui vint lui ouvrir; le fermier lui sauta au cou.

— Giacomo, mon ami, lui dit-il, appelez le garçon d'écurie pour qu'il prenne mon cheval et suivez-moi dans la salle; j'ai à vous parler.

Tout le monde était déjà couché à la ferme; le maître et le domestique se trouvèrent donc en tête-à-tête : c'est ce qu'avait espéré M. Berry, et ce qui l'avait déterminé à se mettre en route à une heure avancée et par le mauvais temps.

Il y eut un moment de silence, comme cela arrive presque toujours lorsque deux hommes vont avoir une explication; enfin M. Berry parla le premier.

— Giacomo, dit-il d'une voix qui n'avait pas l'accent du reproche, vous m'avez trompé, c'est bien mal à vous!

— Je ne vous ai pas trompé, répondit Giacomo; souvenez-vous, M. Berry, que je vous ai dit ace que j'étais avant d'entrer à votre service.

— Mais pourquoi m'avez-vous caché que vous étiez innocent?

— M'auriez-vous cru, si je vous l'avais dit, reprit avec douceur le forçat, quand j'arrivais d'un lieu où les plus grands criminels parlent sans cesse de leur innocence? D'ailleurs, on a dit la vérité, j'ai commis un meurtre, et, quelque grande que fût l'offense, je n'avais pas le droit de la commettre.

— Je le sais, répondit le fermier, mais je sais aussi que vous avez un outrage à punir et une mort à venger.

— O ma mère! s'écria Giacomo en se couvrant le visage de ses deux mains; vingt ans d'un silence commencé devant mes juges et continué dans les fers n'auront donc servi à rien, puisque ta mémoire ne peut plus être respectée.

M. Berry comprit en un instant le dévouement sublime de ce fils, qui avait préféré une peine infamante à un acquittement qu'il aurait pu sans doute obtenir en révélant les motifs de sa vengeance.

— Giacomo, vous avez un noble cœur, dit le fermier ému; soit son émotion lui permit de parler; mais rassurez-vous, mon ami, votre secret est renfermé dans un cœur fidèle, et le hasard qui me l'a appris ne se renouvellera peut-être plus...

M. Berry conta alors à Giacomo sa rencontre dans l'auberge, et quand il en fut au récit de Paulin, le Corse ne comprit plus qu'une chose, c'est que les bons exemples qu'il avait donnés avaient peut-être été un bonheur de plus.

— Giacomo, j'espère que nous ne nous quitterons plus, continua M. Berry après avoir fait sa petite narration; faites-moi l'honneur de considérer ma famille comme la vôtre.

Giacomo pressa M. Berry dans ses bras : Dieu seul peut savoir ce qui se passait alors dans son cœur.

Environ un mois après les événements que nous venons de raconter, le village de Bellecroix prenait de bonne heure un air de fête inaccoutumé. Des groupes de jeunes filles vêtues de leurs atours des dimanches, se dirigeaient du côté de la demeure de M. Berry. Des jeunes garçons, le fusil sur l'épaule et portant d'énormes bouquets de fleurs à la boutonnière, entouraient la porte de la maison communale, où venait d'entrer, suivi de quelques-uns de ses hommes d'un air valier de Peyrac, qui avait revêtu son écharpe de magistrat par dessus son uniforme de colonel. L'aspect de l'église annonçait aussi une solennité extraordinaire, car de nombreux cierges brillaient à l'intérieur, et, sous le portail, des indigents et des infirmes maintenaient de leur regard cette douce sérénité qui naît de l'espérance.

Au premier coup de onze heures, la grande porte de la ferme s'ouvrit à deux battants, et l'on vit s'avancer un char rustique orné de feuillages et traîné par quatre génisses blanches, dont les jougs étaient entourés de guirlandes de roses. Jeunes ménétriers, couronnés de la tête aux pieds, précédaient ce char qui portait sur son premier banc, M. et Mme Berry, radieux de la joie d'une bonne action, et, sur le second, Giacomo Sarti, fier de la reconnaissance de Marie, et Marie heureuse du bonheur de Giacomo. Un autre char, non moins orné, portait les jeunes enfants, les deux parents et les meilleurs amis de la famille Berry; les domestiques de la ferme et les journaliers qu'on y employait le plus habituellement, suivaient ce cortège, qui offrait dans son ensemble l'élégance gracieuse des fêtes de la Grèce et la simplicité chaste des mœurs des patriarches.

M. de Peyrac reçut les futurs époux à la porte de la mairie, et les accompagna à l'église après les courtes et simples cérémonies du mariage civil; son tact habituel et sa conscience de chrétien lui avaient dit qu'il ne lui appartenait pas de prendre la parole, et ce fut le prêtre qui avait baptisé Marie et lui avait enseigné ses vertus de jeune fille, qui eut le bonheur de l'initier aux devoirs plus graves mais non moins doux que son nouvel état allait lui imposer. Il le fit avec l'effusion d'une âme tendre et l'élévation d'une raison supérieure; puis, quand il eut dit à la naïve enfant ce qu'elle devait être comme épouse et comme mère, il se retourna vers Giacomo et il ajouta :

— Et vous, mon frère, ne perdez jamais le souvenir de cette matinée, qui est pour vous comme le commencement d'une vie nouvelle. Entourez de votre tendresse, de vos respects, la douce compagne qui vous donne son cœur et la pieuse famille qui vous ouvre les bras; et fuissant la voix : Puis, mon fils, remercies Dieu qui a permis, dans son admirable justice, que vous puissiez oublier vos malheurs en rachetant, par un dévouement volontaire, un crime que les hommes excusent et que vos larmes ont effacé devant Dieu. Mêlez maintenant de pais, mes enfans, et réjouissez vos concitoyens par le spectacle de votre bonheur, après les avoir édifiés par l'exemple de vos vertus. »

Un nuage d'encens environna les deux époux, qui disparurent un instant aux regards de la foule. Le nuage monta, et l'on vit alors Giacomo qui avait pris la main de Marie et qu's'avançait lentement avec elle au milieu de la nef; le char traîné par les génisses blanches était près du portail, l'heureux couple y monta seul; les cloches envoyèrent de joyeuses volées dans les airs, les jeunes gens y répondirent par des coups de fusil, et la population de Bellecroix accompagna le cortège des cris mille fois répétés de : Vive Giacomo! Vive le sauveur de Marie!

MARQUIS DE FOUDRAS.